

## 6/ Etty Hillesum, broyée par l'étau nazi

Comme tous les juifs d'Amsterdam, Etty Hillesum est prise dans l'étau des mesures mises en place par les nazis, jusqu'à l'application de la « solution finale ».

Les dernières années de la vie d'Etty Hillesum sont inséparables de celle de la communauté juive d'Amsterdam et des Pays-Bas. Son journal témoigne de l'effet de plus en plus oppressant des mesures anti-juives des nazis qui ont envahi les Pays-Bas le 9 mai 1940.

En septembre 1940, les premières mesures anti-juives prennent effet avec l'interdiction de presque tous les journaux juifs. Les mesures de recensement obligatoires (160 000 personnes en tout) auprès des autorités se conjuguent avec leur exclusion de l'administration, de l'université...

En février 1941, le Conseil juif est créé sous la pression des nazis. Etty y travaillera. Les juifs ne peuvent plus circuler librement : les transports publics, les parcs, les piscines, les champs de course, les hôtels, sont interdits aux juifs. Un couvre-feu entre en vigueur. Les enfants sont renvoyés des écoles. Les terres et les commerces tenus par des juifs sont confisqués. Les premières arrestations et déportations commencent...

En 1942, pour préparer les déportations massives, les juifs sont regroupés dans des ghettos à Amsterdam, à Westerbork, où Etty travaillera avant d'être déportée, et à Vught. Le port de l'étoile jaune devient obligatoire.

A partir de l'été 1942, les trains vers les camps d'extermination se succèdent chaque mardi. « On reçoit son ordre en pleine nuit, quelques heures avant le départ du convoi », précise Etty dans une lettre de juin 1943.

Le 7 septembre 1943, Etty, son frère Mischa et ses parents montent, à leur tour, dans les wagons à bestiaux. Direction : Auschwitz. A bord, elle rédige un mot sur une carte qu'elle jette du train. Des paysans la retrouvent et la postent à sa destinataire. Ce sont les derniers mots d'Etty.

### *Écouter un texte*

20 juin 1942. Samedi soir, minuit et demi. [ ... ]

Pour humilier, il faut être deux. Celui qui humilie et celui qu'on veut humilier, mais surtout : celui qui veut bien se laisser humilier. Si ce dernier fait défaut, en d'autres termes si la partie passive est immunisée contre toute forme d'humiliation, les humiliations infligées s'évanouissent en fumée. Ce qui reste, ce sont des mesures vexatoires qui bouleversent la vie quotidienne, mais non cette humiliation ou cette oppression qui accable l'âme. Il faut éduquer les Juifs en ce sens.

Ce matin en longeant à bicyclette le Stadionkade, je m'enchantais du vaste horizon que l'on découvre aux lisières de la ville et je respirais l'air frais qu'on ne nous a pas encore rationné. Partout, des pancartes interdisaient aux Juifs les petits chemins menant dans la nature. Mais au-dessus de ce bout de route qui nous reste ouvert, le ciel s'étale tout entier.

On ne peut rien nous faire, vraiment rien. On peut nous rendre la vie assez dure, nous dépouiller de certains biens matériels, nous enlever une certaine liberté de mouvement tout

extérieure, mais c'est nous-mêmes qui nous dépouillons de nos meilleures forces par une attitude psychologique désastreuse.

En nous sentant persécutés, humiliés, opprimés. En éprouvant de la haine. En crânant pour cacher notre peur. On a bien le droit d'être triste et abattu, de temps en temps, par ce qu'on nous fait subir ;

c'est humain et compréhensible. Et pourtant la vraie spoliation c'est nous-mêmes qui nous l'infligeons.

Je trouve la vie belle et je me sens libre. En moi des cieux se déploient aussi vastes que le firmament. Je crois en Dieu et je crois en l'homme, j'ose le dire sans fausse honte. La vie est difficile mais ce n'est pas grave. Il faut commencer par «prendre au sérieux son propre sérieux», le reste vient de soi-même. Travailler à soi-même, ce n'est pas faire preuve d'individualisme morbide.

Si la paix s'installe un jour, elle ne pourra être authentique que si chaque individu fait d'abord la paix en soi-même, extirpe tout sentiment de haine pour quelque race ou quelque peuple que ce soit, ou bien domine cette haine et la change en autre chose, peut-être même à la longue en amour - ou est-ce trop demander ? C'est pourtant la seule solution.

Je pourrais continuer ainsi des pages entières. Ce petit morceau d'éternité qu'on porte en soi, on peut l'épuiser en un mot aussi bien qu'en dix gros traités. Je suis une femme heureuse et je chante les

louanges de cette vie, oui vous avez bien lu, en l'an de grâce 1942, la énième année de guerre.

Mardi 15 septembre 1942, 10 heures et demie du matin

...Converser avec toi, mon Dieu. Est ce bien ? Au delà des gens je ne souhaite plus m'adresser qu'à toi. Si j'aime les êtres avec tant d'ardeur, c'est qu'en chacun d'eux j'aime une parcelle de toi mon Dieu. Je te cherche partout dans les hommes et je trouve souvent une part de toi. Et j'essaie de te mettre au jour dans les cœurs des autres, mon Dieu...

A Christine Van Nooten. Près de Glimmen.

Mardi 7 septembre 1943.

Cachet de la poste: 15 septembre 1943.

Christine, j'ouvre la Bible au hasard et trouve ceci: « Le Seigneur est ma chambre haute. » Je suis assise sur mon sac à dos, au milieu d'un wagon de marchandises bondé. Papa, maman et Mischa sont quelques wagons plus loin.

Ce départ est tout de même venu à l'improviste. Ordre subit de La Haye, spécialement pour nous. Nous avons quitté ce camp en chantant, père et mère très calmes et courageux, Mischa également.

Nous allons voyager trois jours. Merci de tous vos bons soins. Les amis restés au camp vont écrire à Amsterdam, peut-être te fera-t-on suivre ?

Peut-être aussi ma dernière longue lettre ?

Un au revoir de nous quatre.